

La géographie vidalienne

A partir de ces deux textes, vous montrerez les deux visages de la géographie vidalienne.

Mais la Provence ne se conçoit pas sans sa mer, son grand ciel, ses vastes horizons, sa libre vie extérieure. Son littoral est merveilleux. De Menton au cap Couronne, il offre les mille surprises des rivages où des roches de formation variée se combinent avec la mer. C'est, à partir du cap Martin, une succession de sinuosités creusées en tous sens dans les marnes qu'encadrent les promontoires de calcaire jurassique : l'éperon de Monaco, puis entre la rade de Beaulieu et celle de Villefranche, cette presqu'île de Saint-Jean, d'où se détache, comme la poignée ciselée d'un objet d'art, la fine articulation de Saint-Hospice. De Nice à Antibes, « la ville d'en face », se profile une baie entaillée dans les poudingues qu'ont entassés d'énormes deltas de l'époque pliocène. Du golfe de la Napoule à celui de Fréjus, les porphyres de l'Esterel forment des escarpements rouges, au pied desquels s'égrènent des blocs que les flots assaillent sans parvenir à user la vivacité de leurs arêtes. Ces pointes déchiquetées sont séparées par de petites anses, des calanques, creux de la côte où quelques barques peuvent trouver abri, ou simples petits miroirs d'eau verte entre les caps où grimpent les pins. Plus amples, plus austères dans leurs contours adoucis sont les golfes et rades taillés dans les gneiss de la Montagne des Maures : ils font penser, vers Saint-Tropez, à une Bretagne plus ensoleillée, plus méridionale. Puis quand, à son extrémité occidentale, le massif ancien prend une composition plus schisteuse, il se morcelle, il détache des îles et des péninsules, ce sont ces articulations multiples qui signalent les abords de Toulon. Le port lui-même se creuse à l'affleurement des grès contre les schistes primaires. Désormais les rocs chauves calcaires reprennent possession du littoral : d'abord ceux du jurassique, puis ces roches urgoniennes, de texture cristalline et de blancheur éclatante, dont les formes aiguës scintillent sous le ciel. (...)

Le tableau de la géographie de la France (extrait). 1903

(Un plaidoyer pour la régionalisation)

Nous insistons à dessein sur le rôle de la ville. Telle que nous la voyons en œuvre dans ces exemples, c'est la cheville ouvrière. Elle ne fait ainsi que continuer, sous une forme nouvelle, le rôle qu'elle a joué de tout temps dans les formations politiques. Villes et routes sont les grandes initiatrices d'unité ; elles créent la solidarité des contrées. N'est-ce pas sur la cité gallo-romaine qu'ont été fondées les plus anciennes et les plus durables de nos divisions politiques ?

Ce rôle, dans les conditions économiques du monde actuel, se précise et se définit. Ce n'est plus le nombre des habitants, encore moins celui des fonctionnaires ; ce n'est même pas toute forme de travail indistinctement, qui constitue ce type de ville régionale. C'est l'élément supérieur qui s'introduit par elle dans les diverses formes d'activité. Elle fait fonction de guide. Elle « arrose », suivant l'expression américaine, la contrée de ses capitaux. [...] Elle représente ainsi une de ces nodalités d'ordre supérieur qui servent d'intermédiaire entre la contrée qu'elles mettent en valeur et les marchés du dehors. (...) Nous souhaiterions qu'une organisation propice à ce genre de villes, qui n'attendent sans doute en France qu'un signal pour grandir, puisque la centralisation ne les a pas empêchées d'y naître. Elles représenteraient le degré intermédiaire, plus nécessaire que jamais, entre la ville purement locale et la capitale politique placée trop loin. (...)

Régions Françaises (extraits), 1910